



Kurde et combattante : *une émancipation des femmes par la guerre ?*

Depuis l'assassinat à Paris, le 9 janvier 2013, de trois militantes du Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK), et surtout depuis la bataille de Kobané (septembre 2014-janvier 2015), les femmes combattantes kurdes sont au centre des discours journalistiques et politiques sur le conflit syrien. Alors que les médias saluent le féminisme du Parti de l'union démocratique (PYD) contre l'obscurantisme de l'organisation de l'État islamique (EI), des groupes occidentaux insistent sur l'expérience politique inédite qui se déroulerait dans le Rojava (communalisme démocratique, émancipation féminine, révolution écologique). Qu'en est-il en réalité ?

Si l'on s'en tenait aux images véhiculées par les médias et les soutiens occidentaux du PYD, on serait tenté de conclure que la guerre est finalement plus humaine, plus juste et surtout plus belle quand elle est menée par des femmes. En témoigne par exemple cette dépêche de l'AFP qui démontre la singularité du regard journalistique quand il s'agit de combattantes : « À l'entrée sud de la ville, des combattantes des YPG [Unités de défense du peuple] montent la garde et tentent de se réchauffer autour d'un brasero. La pluie froide

tombe sur les bâtiments éventrés. Leur chef(fe), tout sourire, salue les journalistes. Dans son treillis kaki, elle se recoiffe rapidement, discrète coquetterie après le fracas des armes » (1). Les guerrières kurdes de Kobané sont devenues si populaires qu'une grande marque de vêtement se serait inspirée de leur uniforme à des fins esthétiques et commerciales, avant d'être tancée sur les réseaux sociaux par des Kurdes en colère. Si l'on ajoute que ces femmes combattent l'EI, tout converge pour voir dans leur engagement la beauté de la lutte, l'émancipation et la liberté.





On pourrait se réjouir de cet intérêt, qui semble défier l'idée que les femmes sont d'abord des mères, des victimes et des êtres passifs qu'il faut protéger, et non des individus actifs prenant en charge leur destin (2). Pourtant, si ces femmes sont bien souvent représentées armées, elles ne sont jamais montrées en train de faire la guerre. Quand des photographies ou des vidéos de combats sont publiées, ce sont la plupart du temps des hommes qui tirent et tuent. Les morts et les blessés sont également des combattants – pas des combattantes – ou alors des civils, et, dans ce cas, hommes, femmes et enfants sont confondus. De fait, il n'est presque jamais question des violences commises ou subies par ces femmes combattantes. L'inverse serait sans doute dissonant aux yeux des observateurs et les images qui nous parviennent produisent et reproduisent ainsi la différence entre les sexes. Cette « glamourisation » de la guerre est une construction médiatique et politique qui, indépendamment même de l'intentionnalité de ses auteurs, renforce les stéréotypes « classiques » sur les femmes et la violence.

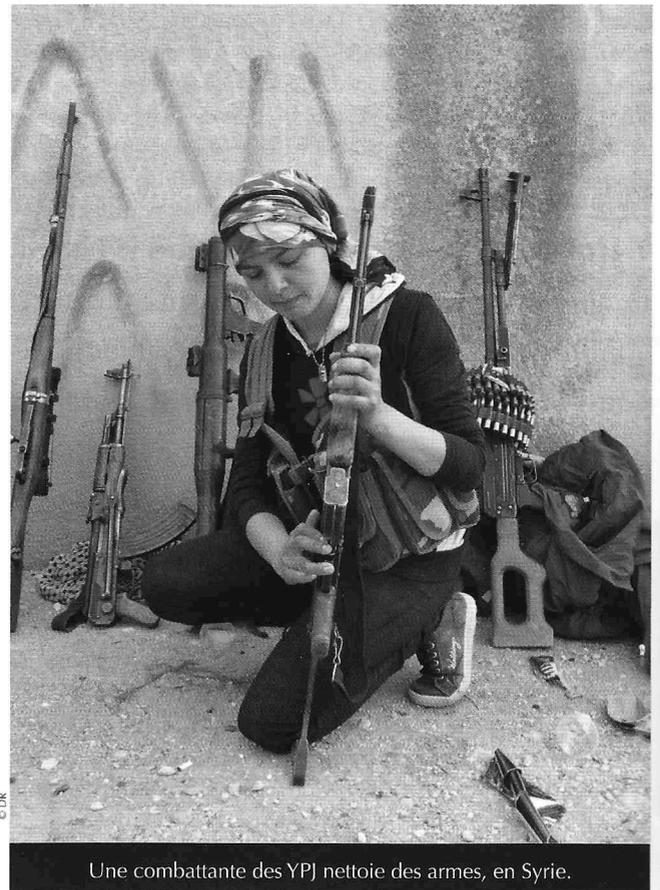
Qu'en est-il alors de ces femmes kurdes engagées dans les rangs du Parti démocratique du Kurdistan (PDK) et de l'Union patriotique du Kurdistan (UPK) irakiens, du PKK turc et du PYD syrien ? Comment penser leur activisme et la manière dont elles sont intégrées dans les unités combattantes ? Est-il possible de parler à leur propos d'émancipation dans et par la lutte armée ? Comment également penser leur relation nouvelle à leurs propres sociétés ? Doit-on enfin penser ces engagements comme étant le signe d'une spécificité kurde au Moyen-Orient ? Répondre à ces questions nécessite une ré-historisation du phénomène afin de souligner la diversité des rapports sociaux de sexe au sein des sociétés kurdes concernées (qui restent dominées par le masculin), le rôle des organisations dans la promotion d'un modèle d'engagement féminin (et masculin) singulier et la complexité des rapports de pouvoir dans lesquels les femmes combattantes sont prises aujourd'hui.

Les combattantes de la première heure, des « héroïnes exceptionnelles »

La première combattante du mouvement kurde contemporain semble avoir été non pas kurde, mais assyrienne : dans les années 1960, Margaret George Shello (1941-1969) rejoint les *peshmerga* de Mustafa Barzani (1903-1979), prend la tête d'une unité masculine et participe à de nombreuses batailles contre l'État irakien ; elle meurt à l'âge de vingt-huit ans dans des circonstances controversées. Elle devient néanmoins une icône, dont les portraits sont vendus dans tout le Kurdistan. D'autres femmes s'engagent dans les années 1970 et deviennent militantes politiques, telle Leyla Qasim (1952-1974), membre du PDK et exécutée après avoir été reconnue coupable d'avoir préparé un détournement d'avion. D'autres, enfin, engagées souvent aux côtés de leur mari au sein des *peshmerga*, assurent essentiellement le rôle de coursières, préparant les repas, soignant les blessés et acheminant les armes.

En Turquie, l'engagement féminin dans les organisations de gauche date de la décennie 1970 et pose la question de l'émancipation. Au sein de la gauche turque et du mouvement kurde, on conclut que celle-ci est d'abord liée au capitalisme et au colonialisme et que la révolution socialiste permettra de régler le statut social des femmes : leur place au sein des organisations politiques restera limitée et elles seront marginales dans les procès qui suivront le coup d'État militaire du 12 septembre 1980. Dans l'*Album des martyrs du mouvement de la femme libre* (du PKK) ne sont ainsi recensées que 19 femmes tuées entre 1981 et 1990, alors que plus de 300 sont répertoriées entre 1991 et 2000 (3). Pour autant, certaines combattantes sont d'ores et déjà célèbres au début des années 1980, telle Besê Anus (1961-1981), considérée comme la première militante du PKK tuée. Gurbet Aydin (1962-1992) était une activiste politique de renom, tant en Europe qu'en Turquie, bien avant sa mort. Toutes ces « héroïnes », ainsi que d'autres, plus anciennes, ont incité certains acteurs nationalistes à avancer l'idée que la place des femmes chez les Kurdes serait traditionnellement meilleure que chez d'autres peuples du Moyen-Orient.

Il est vrai qu'au Kurdistan, des femmes de statut social élevé – ce qui n'est possible que par la naissance et le mariage – ont pu prendre la tête de tribus entières, voire devenir commandante militaire dès le XIX^e siècle. Mais les couches populaires sont restées fortement marquées par une domination masculine considérée comme allant de soi, qui permettait aux femmes d'être épouses, mères et sœurs, et par un concept d'honneur (*namûs*)



Une combattante des YPJ nettoie des armes, en Syrie.

bien plus contraignant pour les femmes que pour les hommes (4). Battre les femmes était courant, les crimes d'honneur étaient relativement fréquents selon les régions et, dans les campagnes, les mariages arrangés continuaient de structurer les relations familiales et de voisinage. Les héroïnes kurdes des années 1970 et 1980 étaient donc exceptionnelles, et devaient pour ainsi dire le rester : elles permettaient de légitimer le mouvement kurde sans remettre en cause l'ordre sexué dominant, de la construction des identités masculines et féminines aux codes de conduite entre les sexes.

~ L'engagement féminin au sein du PKK et la théorie de la « femme libre »

Les années 1990 sont marquées en Turquie par un élargissement massif des mobilisations kurdes et une féminisation forte des militants et guérilleros. Ce phénomène pose la question de la place des femmes au sein du mouvement et de l'économie libidinale à organiser au sein du parti et de la guérilla (comment gérer la domination masculine traditionnelle, les histoires d'amour, la sexualité, etc.). Des unités militaires strictement féminines sont ainsi créées en 1995 et un parti autonome du PKK (et donc exclusivement féminin), l'Union des femmes libres du Kurdistan, est fondé en 1999. Enfin, depuis 2000, une académie des femmes libres forme des unités de stagiaires dans les montagnes du Kurdistan irakien. Le PKK n'est pas ici entièrement dans l'expérimentation et l'improvisation. Les premières évolutions organisationnelles concernant les forces armées avaient été précédées par la création dès 1987 d'une formation politique en Europe, l'Union des femmes patriotes du Kurdistan. Et, en 1992, le dirigeant du PKK, Abdullah Öcalan, publie un recueil de textes concernant « la question de la femme et de la famille » (5), composé d'analyses qu'il a professées après 1986 au sein de l'académie Mahsum Korkmaz, le camp de formation du mouvement dans la Bekaa libanaise.

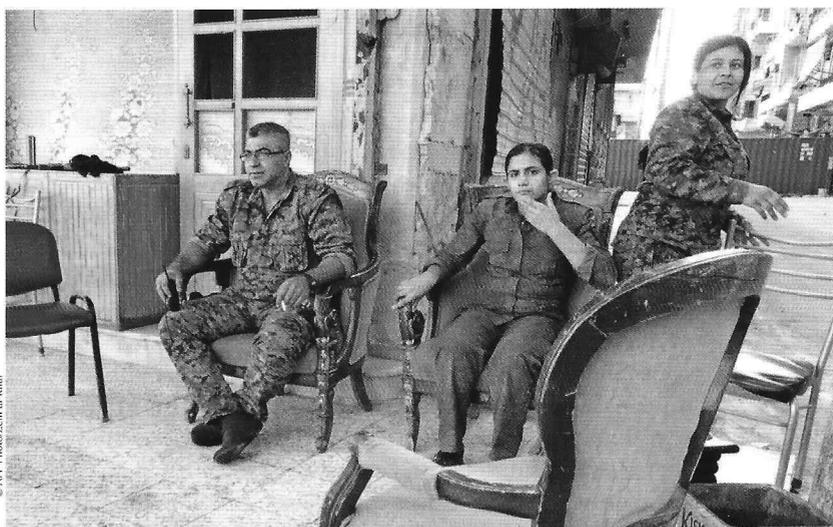
Résumer la pensée d'Abdullah Öcalan n'est pas facile puisqu'il fonde à la fois une construction mythologique du passé des Kurdes et en déduit des orientations pour le présent et l'avenir (6). En bref, si la société kurde était au départ fondée sur le matriarcat, les femmes perdent leur pouvoir avec les colonisations turque, persane et arabe. Les femmes ont été mises en esclavage par les structures traditionnelles féodales et patriarcales incarnées dans la famille. Elles portent l'honneur du groupe, mais sont aussi susceptibles de trahir, et doivent donc être surveillées et contrôlées. Elles deviennent la clé du mouvement national, et c'est à elles qu'il revient de tout faire pour se désaliéner et ainsi libérer le peuple.



© A.P.P. Photo/Fabio Buccarelli



© DK



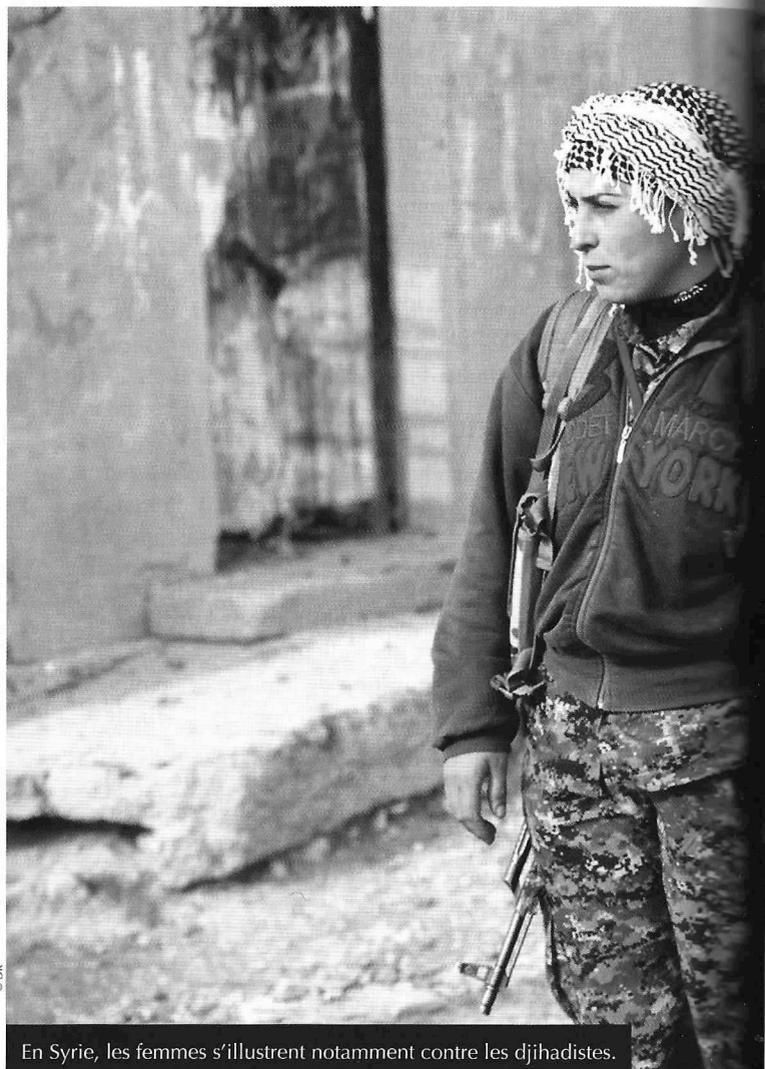
© AFP Photo/Zain al-Hitri

Si les femmes ont parfois servi de relais pour alimenter le front en armes et en nourriture, elles s'illustrent aujourd'hui au combat au sein du PKK et du PYD.

Cette vision systémique et quelque peu figée des rapports sociaux de sexe dans la société kurde – même si elle se fonde indéniablement sur une certaine réalité – a permis au PKK d'exiger de ses militantes et sympathisantes une profonde transformation de leur « personnalité » : si « la » femme doit d'abord s'engager dans la lutte armée, elle doit également être une mère patriote ou prendre part à des actions « extraordinaires », à l'image des « déesses » de l'âge d'or, ces personnages mythiques à l'origine de l'âme de la résistance du peuple kurde (7). De fait, le nombre de femmes s'est accru rapidement dans la guérilla – 30 % en 1994 (8) –, les femmes ont gagné le pouvoir de s'organiser de manière autonome au sein du PKK, et les tâches qui leur étaient attribuées étaient en principe les mêmes que celles des hommes. Pourtant, les rapports de genre ne se sont transformés que très lentement. Un véritable système de pudeur s'est d'abord imposé aux femmes (*hexis* corporelle, manière de parler, de se mouvoir, de réagir). Les hommes ont également continué longtemps à rechigner à les envoyer au front. Enfin, l'indifférenciation entre hommes et femmes a eu pour pendant l'interdiction formelle de lier des relations affectives (et *a fortiori* sexuelles) avec l'autre sexe, et la nécessité de couper les liens sentimentaux qui reliaient les recrues à leur ancienne vie. Le parti, qui ne s'est jamais dit féministe, a ainsi repris le *namûs* à sa charge et les relations hommes/femmes au sein de la guérilla se sont apparentées pour beaucoup à une rationalisation des pratiques traditionnelles, destinée à assurer la soumission et la déssexualisation des militants. Au-delà, la responsabilité particulière assignée aux femmes a conduit à une féminisation forte des phénomènes de martyre : les premières attaques-suicides, lancées en 1996, sont le fait de femmes et, si l'on excepte un cas peu documenté en Irak en 1997, il faudra attendre 1999 pour que des hommes se lancent eux aussi dans ce type d'action.

Des combattantes prises dans de complexes relations de pouvoir

Ce modèle PKK, original et inédit au Moyen-Orient (sauf peut-être en Iran, au sein de l'Organisation des moudjahidines du peuple iranien et du Comité des révolutionnaires du Kurdistan iranien ou Komala), a fortement influencé d'autres organisations kurdes. En Irak, même si le PDK n'autorise l'accès aux femmes que dans la police (9), l'UPK a créé en 1996 une première unité militaire strictement féminine. Début 2015, elles seraient quelques centaines de *peshmerga* (contre environ 200 000 hommes), dont une partie d'officiers, mais restent le plus souvent tenues à l'écart des combats. Puis, au début des années 2000, les organisations sœurs du PKK, le Parti pour une vie libre du Kurdistan en Iran (PJAK) et le PYD en Syrie, « importent » les idées d'Abdullah Öcalan sur la « femme libre » et créent des sections politiques et militaires féminines (10). En Syrie, les YPJ féminines font ainsi pendant aux YPG masculines ou mixtes au cours des combats. Les femmes sont formées dans des académies qui enseignent les mêmes théories



En Syrie, les femmes s'illustrent notamment contre les djihadistes.

que celles du PKK, et semblent participer activement aux combats. Tout comme au sein du parti d'Abdullah Öcalan, elles représenteraient 40 % des combattants ; par ailleurs, 40 % des postes de direction leur sont réservés et un système de coprésidence mixte est imposé. Enfin, en février 2013, un bataillon féminin voit le jour, suivi rapidement de quatre autres. Et aujourd'hui, plusieurs combattantes sont des héroïnes : Nalin Afrin, commandante de Kobané durant le siège ; Asiya Abdallah et Nassrin Abdalla, respectivement coprésidente du PYD et commandante de la branche féminine des YPJ, reçues par le président français François Hollande le 10 février 2015 ; Arin Mirkan, qui a lancé une attaque-suicide, ou désespérée, contre les djihadistes le 5 octobre 2014 ; ou encore Rehana et Ceylan Özalp (deux femmes transformées par la rumeur sur Internet, la première baptisée ainsi par un blogueur indien à la suite de l'annonce de sa prétendue décapitation, la seconde s'étant soi-disant suicidée pour éviter la capture) ... Toutes sont des combattantes « libérées », autant dans les cercles kurdes que sur la scène médiatique internationale.

Pourtant, ces héroïnes ressemblent peut-être aussi aux premières héroïnes du mouvement kurde : mises en avant à des



Une brigade mixte du PKK turc, dans un camp d'entraînement en Irak, en mai 2013.

© Shutterstock/Thomas Koch

pratiques militantes. Il est également vrai que le PYD a mis en place de multiples conseils de femmes, a imposé une législation très protectrice vis-à-vis d'elles et reconnaît les minorités ethniques et religieuses dans le Rojava. Mais la volonté hégémonique du PYD le conduit aussi à menacer, voire éliminer ses adversaires, d'autant plus que c'est un parti en guerre, qui soumet ses militants à une discipline militaire forte.

Comme au sein de la guérilla du PKK, la séparation homme/femme est importante ; les relations entre les sexes sont très codifiées et laissent peu de place à la construction alternative de rôles individuels féminins ou masculins. Au sein du PKK, qui n'a jamais réellement contrôlé de « territoire libéré », une certaine émancipation féminine pouvait s'observer chez de nombreuses femmes ayant émigré en Europe, mais seulement après leur désengagement. Les combattantes du PYD, qui peuvent régulièrement rentrer chez elles et échapper à la condition de reclus, interagissent davantage avec leur propre société. Certains indices montrent qu'il se construit ainsi, lentement, de nouveaux regards et de nouvelles manières d'appréhender les relations sociales de sexe. D'autres sont plus ambigus et laissent penser qu'une situation de guerre civile est, dans l'immédiat, peu propice à une transformation en profondeur des rapports de genre. ■

OLIVIER GROJEAN

fins de propagande, elles sont censées témoigner d'une vérité qui dépasse sans doute d'assez loin celle des conditions des combattantes du PYD et du PKK. Il est vrai qu'au milieu des années 2000, les transformations organisationnelles du PKK, et plus généralement du mouvement kurde de Turquie, ont conduit les dirigeants à s'ouvrir à d'autres sensibilités et à encadrer de manière un peu moins stricte les conduites et les

(1) Burak Akinci, « Syrie : cerné de cadavres dans Kobané, un «sniper» kurde expose ses exploits », AFP, 30 janvier 2015.

(2) Coline Cardi et Geneviève Pruvost (dir.), *Penser la violence des femmes*, La Découverte, 2012 ; Fanny Bugnon, *Les «Amazones de la terreur» : Sur la violence politique des femmes, de la Fraction armée rouge à Action directe*, Payot, 2015.

(3) *Özgür Kadın Hareketi Şehitler Albümü*, publié anonymement en Allemagne en 2005.

(4) Martin van Bruinessen, « From Adela Khanun to Leyla Zana: Women as Political Leaders in Kurdish History », in Shahrzad Mojab (dir.), *Women of a Non-State*

Nation: The Kurds, Mazda Publishers, 2001, p. 95-112.

(5) Abdullah Öcalan, *Kadın ve aile sorunu*, Melsa Yayınları, 1992.

(6) Olivier Grojean, « Théorie et construction des rapports de genre dans la guérilla kurde de Turquie », in *Critique internationale* n°60, juillet-septembre 2013, p. 21-35 ; « La production de l'Homme nouveau au sein du PKK », in *European journal of Turkish studies* n°8, 2008.

(7) Necla Açık, « Nationaler Kampf, Frauenmythos und Frauenmobilisierung: Eine Analyse zeitgenössischer kurdischer Frauenzeitschriften aus der Türkei », in Siamend Hajo, Carsten Borck, Eva Savelsberg et Sukriye Dogan (dir.), *Gender in Kurdistan*

und der Diaspora, Unrast, 2004, p. 149-182.

(8) Les raisons de l'engagement sont diverses, de la volonté d'échapper à un mariage arrangé à un engagement « naturel » de type familial, en passant par l'absence de perspectives, l'adhésion en prison et la conversion progressive à la cause.

(9) Du fait du caractère assez conservateur du PDK, de nombreuses jeunes femmes kurdes irakiennes se sont tournées vers le PKK à la fin des années 1990.

(10) Cette « importation » est facilitée au sein du PYD car le PKK, soutenu jusqu'en 1999 par le régime de Damas, a recruté de nombreux Kurdes syriens et bénéficiait d'une aura considérable au Kurdistan de Syrie.

NOTES